



Les lundis de Delfeil de Ton

La Ritale

Où l'on voit qu'être une bonne petite fille est un bon point de départ pour devenir une femme bien

Elle a pris sa voiture et elle est allée à Sangatte, en être humain, pour voir. Elle a vu, on ne pouvait pas ne pas le voir, posé en pleine campagne, le hangar sous lequel des hommes attendaient depuis des semaines, des mois, qui attendaient quoi ? Le droit de passer la Manche, ou l'occasion. Arrivés là du bout du monde, dans ce bout du monde, dont ils ne parvenaient plus à sortir. Arrivés à l'entrée du tunnel qui conduit à l'Angleterre, sans pouvoir y entrer. L'Angleterre, terre promise, où trouver du travail, où peut-être on finit par vous donner un permis de séjourner.

Elle les croise sur la route qui borde ce hangar où ils sont parqués, ils sont afghans, irakiens, kurdes, pakistanais, ils marchent à deux ou trois, ils bougent, on ne peut pas toujours rester immobile, ils ont

d'écouler ». Comme on les retrouve, les mots. Née après la guerre, elle part à la reconstitution de l'histoire de sa famille, comment ils vivaient, ce qu'ils ont fait, ce qu'ils n'ont pas fait, ce qu'ils ont pensé. A un moment, elle écrit : « Lorsque j'étais jeune, la Collaboration me surprenait. Mon étonnement était immense. Et puis, au fil des années, de la vie, c'est la Résistance qui a fini par m'étonner. »

Son immigré de père était un ouvrier. Ouvrier dans l'atelier de son beau-frère, immigré six ans avant lui, lui compagnon, l'autre son patron, toute sa vie son ouvrier, tandis que l'atelier devenait la Colméca, usine à Colombes, voiture américaine, manoir en Sologne, villa à Juan. Elle, Martine, fille de l'ouvrier, nièce du patron. Elle raconte bien, elle fait revivre, elle nous emmène dans la banlieue parisienne des années 1950, 60, elle nous emmène dans l'Italie des années 70 et elle n'oublie pas de se rendre à l'île de Lampedusa où s'échouent, tantôt transis, tantôt cadavres, les immigrés d'aujourd'hui.

« Matteo ne parlait jamais de l'Italie. Et pourtant il resta italien. Il ne se fit jamais naturaliser. Il n'était plus vraiment italien. Il n'était pas vraiment français. Cette désidentification nationale, à mon avis, lui plaisait. » Tandis que son père, à l'usine de l'oncle, bouffe l'amiante qui finira par le tuer, la Storti, gamine, est emmenée deux fois l'an par la tante, pour un jeudi à Paris. Taxis, restaurant, cinéma de première exclusivité, goûter au salon de thé, cadeau alors que c'est pas Noël et là, un jeudi de 1959, alors qu'elle n'a pas 13 ans, dans le taxi du retour : « Ton père est un con, il n'a jamais su se débrouiller. »

« Elle serre les dents. Elle ne demande pas "pourquoi dis-tu cela ?" Car ce que sa tante vient de lui dire, elle le savait déjà. Oui, elle savait déjà que sa tante Lucia pensait cela de son père, elle l'avait deviné, mais que la phrase soit énoncée change tout. Elle était une fillette heureuse. Elle a cessé de l'être. Cette phrase l'a sortie de l'innocence, l'a fait entrer dans le monde réel. Plusieurs années à ruminer ces mots, pour les comprendre, les transformer en boussole. Pour décider qu'elle serait du côté des cons. »

On est de ton côté, ma grande. ■

D. D. T.

(« L'Arrivée de mon père en France », récit de Martine Storti, éditions Michel de Maule, 220 p., 20 euros.)



Martine Storti

vingt ans, trente ans, ils tournent en rond, en fait. Ce sont eux, « les hordes » dont vient de parler Nicolas Sarkozy, alors ministre de l'Intérieur, c'est ce mot, horde, qui lui a donné l'idée, l'envie de venir là, aux portes de Calais, missionnée par rien, par personne. « Voyeurisme compassionnel », écrit-elle, voyeurisme mais pas seulement, c'est là, ce lundi 11 novembre 2002, écrit-elle aussi, que « cette phrase, "l'arrivée de mon père en France, il faut que je l'imagine", s'est écrite en moi ».

Son nom, Storti, est un nom étranger. Son père, Matteo, était un Rital. Il est arrivé en France à 20 ans, en 1931. Il y est mort en 1976. Dans les années 1930, Martine Storti s'est demandé comment la France accueillait les réfugiés. Elle lit les paroles des officiels de l'époque, il n'est question que de « choisir », de « contenir »,